

Menaces imaginaires et pertes réelles

Laurence Mazza-Poutet

De la menace imaginaire à la perte réelle *

« L'idée que l'on mourra est plus cruelle que mourir, mais moins que l'idée qu'un autre est mort. »

Marcel Proust, *Albertine disparue*

Auschwitz est in-imaginable, mais « nous devons tenter d'imaginer ce que fut l'enfer d'Auschwitz [...] nous ne le pourrons pas jusqu'au bout ¹ », « il n'y a rien de plus difficile que d'imaginer le Réel ² ». J'ouvre cette intervention sur ces deux formules lapidaires, la première est de Georges Didi-Huberman, historien de l'art, et la seconde de Jacques Lacan. Elles mettent toutes les deux en tension l'imaginaire et le réel comme l'intitulé de cette soirée : « Menaces imaginaires et pertes réelles ». Si l'on peut « imaginer » facilement ce qu'est une perte réelle, la mort d'un proche par exemple, qu'est-ce qu'une menace imaginaire ? La mort est-elle une menace imaginaire avant de devenir réelle ? Et ce surtout depuis l'apparition de la crise de la covid. De la menace imaginaire à la perte réelle y a-t-il une solution de continuité, i. e. une rupture ? Pour prendre au sérieux la menace imaginaire, encore faut-il définir ce qu'est l'imaginaire de la menace, c'est-à-dire un imaginaire qui pourrait se faire une idée du réel, qui pourrait s'ouvrir au réel.

Je m'appuierai pour commencer sur le travail de Georges Didi-Huberman dans *Images malgré tout*, qui commence ainsi : « Pour savoir il faut s'imaginer [...]. Donc, n'invoquons pas l'in-imaginable ³. » Dans ce livre, Georges Didi-Huberman aborde la polémique d'une violence extrême qui l'a opposé à Gérard Wajcman au sujet de quatre photos, connues depuis 1944, prises depuis l'intérieur des chambres à gaz par les membres d'un Sonderkommando et montrées à Paris lors de l'exposition « Mémoire des camps de concentration et d'extermination nazis » à l'hôtel de Sully en 2001. Pour mémoire, *Nuit et brouillard* de Resnais date de 1956 et *Shoah* de Lanzmann de 1985,

vous vous souviendrez du grand débat sur les images à cette époque. Dans ce livre, Georges Didi-Huberman élabore une réflexion quasi archéologique sur ces quatre images, ce qu'elles montrent ou ne montrent pas. Pour lui, ces photos sont à prendre au sérieux parce qu'elles ont été prises par ces hommes au risque de leur vie, elles ont été un acte politique, une volonté de faire savoir ce qui se passait là ; pour lui, elles sont un lambeau de vérité.

Gérard Wajcman, psychanalyste, critique brutalement ce travail. Il écrit qu'il n'y a pas d'image d'Auschwitz, d'image de la destruction des juifs ⁴. Il considère que le travail de Didi-Huberman est une « promotion de l'imaginaire », « une machine à fantasme », « une fétichisation religieuse de l'image », rien que ça. C'est au nom de sa conception de l'imaginaire que Wajcman est si violent, cette conception qui tient plus de l'idéologie d'un imaginaire réduit à une simple machine à petites histoires sans intérêt.

Pour Didi-Huberman, Auschwitz contient un point de réel « qui n'est qu'imaginable... [alors] nous sommes contraints à l'image et [...], pour cela, nous devons en tenter une critique interne aux fins mêmes de nous débrouiller avec cette contrainte, avec cette lacunaire nécessité ⁵. » Contraints à l'imaginaire, certes, mais pas avec n'importe quel imaginaire. Quel peut être le point où l'image touche au réel, où l'imaginaire touche au réel ?

C'est précisément cela que Didi-Huberman cherche, et pour ce faire il s'appuie sur sa lecture de Freud et de Lacan. « La fonction de l'imaginaire n'est pas la fonction de l'irréel ⁶ », dit Lacan dans le séminaire *Les Écrits techniques de Freud*. Du Séminaire I au Séminaire XXV, *Le Moment de conclure*, la conception de l'imaginaire a beaucoup évolué, notamment avec les nœuds borroméens, « il faut se briser à un nouvel imaginaire ⁷ ». Colette Soler, elle, écrit : « L'imaginaire prend une consistance qui est réelle [...] Cette consistance réelle va au-delà de l'image ⁸. » Déjà dans le séminaire *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, dans le rêve de l'injection faite à Irma, Lacan évoque l'image terrifiante, « révélation du réel dans ce qu'il a de moins pénétrable [...] du réel dernier [...] quelque chose devant quoi les mots s'arrêtent et toutes les catégories échouent [et à ce moment-là], le rapport imaginaire atteint sa propre limite ⁹. » Ce réel de l'image, Didi-Huberman l'appelle « une image déchirure qui laisse fuser un éclat de réel ¹⁰ ». Ici peut s'interroger la consistance réelle de l'imaginaire longtemps ignorée. Bernard Nominé l'a aussi évoqué lors de la première séance de notre séminaire palois « La corde de l'inconscient », en octobre 2019, ce que Lacan déplorait déjà en 1978 : « Il ne faudrait pas déduire une hiérarchie des registres : imaginaire, caca ! symbolique, miam ! miam ¹¹ ! » Avec Lacan, « l'imaginaire est toujours neuf ¹² », *dixit* Michel Bousseyroux.

Dans le séminaire *R.S.I.*, Lacan pose la question : l'inconscient est-il réel ou imaginaire ? et il répond qu'il « participe d'une équivoque entre les deux ¹³ », équivoque, là il n'est pas d'homophonie, mais plutôt de double sens, d'ambigu, de louche, de nature douteuse, aurait-il mauvais genre ?

Dans la conférence chez le professeur Deniker ¹⁴, Lacan précise que c'est l'imaginaire qui lie le symbolique et le réel, et l'on sait avec Joyce le ravage que produit le décrochage de l'imaginaire dans le nœud. Mais c'est dans le séminaire *Le Moment de conclure* que la dimension de cet imaginaire augmenté prend le plus d'importance : « Toute l'orientation du séminaire *Le Moment de conclure* interroge une voie vers le réel par l'imaginaire ¹⁵. » Dans ce séminaire, Lacan nous propose d'imaginer comment se comportent les choses parce que le réel nous échappe dans le tissu des choses (*tissu* a la même étymologie que *texte*). Cette étoffe qu'est le réel, il souhaite que nous l'imaginions, que l'on imagine ce réel qui se dérobe ¹⁶.

La crise de la covid nous est tombée dessus, comme tout événement non prévu et imprévisible, in-imaginable, événement réel (pareils aux Cassandres inaudibles, quelques rares avaient imaginé une pareille pandémie). La covid nous menace de mort, cette menace de mort est-elle imaginaire, devient-elle réelle, puisque tout le monde n'en meurt pas ? La covid est potentiellement mortelle pour tous, quel que soit l'âge. Cette pandémie a rendu la mort présente comme jamais elle ne l'avait été. Tous les soirs s'égrenait le nombre de décès de la journée et en même temps il était impossible aux endeuillés d'organiser des obsèques dignes de ce nom.

La covid est-elle une menace imaginaire, un ennemi imaginaire ? Invisible, générateur d'angoisse ou pas, c'est selon ; on se croirait dans le film de science-fiction *Alien*. Le risque de cette intrusion du virus dans notre corps nous menace de mort, comme d'autres maladies bien sûr, mais il me semble que c'est aujourd'hui autre chose, puisqu'il est question de contagion par nos semblables. L'autre devient potentiellement dangereux et cela a des conséquences sur les liens sociaux. Chacun réagit avec son fantasme, moi y compris, notre rapport individuel à la covid est d'ordre imaginaire.

Avec la covid, comme au temps de la Première Guerre mondiale dont parle Freud dans « Actuelles sur la guerre et la mort », la mort s'est faite plus présente alors que dans l'inconscient il n'y a pas de représentation de notre mort, elle est irréprésentable, « on ne peut la penser au niveau de l'inconscient. Notre inconscient ne croit pas à la mort propre, il se conduit comme s'il était immortel ¹⁷ ». En conséquence, on ne peut qu'imaginer sa propre mort, à l'aune de son fantasme, et faire pareil en ce qui concerne la menace imaginaire, mais bien réelle de la covid. Oui mais, si on précise que

selon Lacan il n'y a pas d'autre accès au réel que par le fantasme ¹⁸ (Lacan ajoutera plus tard par le symptôme), si l'imaginaire du fantasme couvre le réel, il en est aussi l'indice, l'imaginaire trahit le réel en signant sa présence, alors là aussi l'imaginaire peut frôler le réel. Une situation particulière pourtant nous approche au plus près de la mort, l'accompagnement d'un être cher dont on sait qu'il va mourir, ce dont ont été privées justement nombre de personnes lors de cette crise. Cela nous tombe dessus de la pire des façons.

Alors la perte est bien réelle, elle fait un trou dans le monde qui ne se refermera pas. Les objets d'amour ne sont pas remplaçables complètement, contrairement à ce que Freud pensait avant de perdre sa fille. Il écrit à Binswanger en 1929, oui le deuil peut bien se terminer, « on sait qu'après une telle perte, le deuil aigu se terminera, mais on restera inconsolé[e], ne trouvera jamais de remplacement. Tout ce qui vient à la place, même en la comblant complètement, reste cependant toujours autre. Et, au fond c'est bien ainsi. C'est la seule façon de perpétuer l'amour qu'on ne veut pas abandonner [...] C'est un signe d'amour ¹⁹. » Ceux et celles qui ont vécu un deuil intense savent de quoi il est question, il reste un trou béant dans la vie. Le deuil se termine et il est bien qu'il en soit ainsi ; reste un objet perdu qui, bien que remplaçable, est irremplaçable. Je n'évoquerai pas ici le deuil mélancolique et son infinitude infernale. La mort frappe au hasard, pas de pourquoi, la mort est sans pourquoi ni plan concerté. L'analyse aide grandement à ne pas se poser ce genre de question sans réponse, pourquoi, pourquoi lui ou elle, elle aide aussi à ne pas s'anéantir avec l'être aimé disparu, parce que peut-être dans sa cure le sujet aura pu accéder à « la subjectivation de sa propre mort ²⁰ », à « la pleine assumption de son être-pour-la mort ²¹ ».

Danièle Hervieu-Léger, sociologue, avait eu cette réflexion en 2005 : « Le déni de la mort se venge en déniait la vie. La mort qui n'a pas sa juste place finit par envahir toute l'existence. Ainsi notre société est-elle devenue à la fois thanatophobe et mortifère ²². » Réflexion d'actualité s'il en est... Elle est bien d'accord avec Lacan qui déclarait lors de la conférence à Louvain : « La mort est du domaine de la foi, vous avez bien raison de croire que vous allez mourir, ça vous soutient. Si vous n'y croyiez pas est-ce que vous pourriez supporter la vie ? Seulement la vie il s'agit de la penser. » Penser la vie avec la mort. Freud encore : « Supporter la vie reste bel et bien le devoir de tous les vivants... Si tu veux endurer la vie organise-toi en vue de la mort ²³ », dernière phrase de ce texte. Faire une place à la mort fait supporter la vie, parce que comme l'écrit Montaigne nous ne mourons pas parce que nous sommes malades ou vieux mais parce que nous sommes vivants.

De la menace imaginaire à la perte réelle : la menace n'est imaginaire que jusqu'à ce qu'elle devienne réalité, réelle, au moment où elle nous tombe dessus, mais cela c'est quand elle frappe un autre que nous, parce que quand elle nous atteint, nous ne sommes plus là pour le dire !

Alors peut-être pourrait-on dire avec Samuel Beckett : « Je ne peux pas continuer, je vais continuer ²⁴. » J'ajouterai plus explicitement, continuer malgré la mort, nous continuons malgré elle. Et pour finir, je remercie Sol Aparicio qui lors d'une séance précédente de ce séminaire a eu cette formule que je reprends à mon compte : « Tenir debout face à la perte, à ce qui nous tombe dessus est un acte de résistance. »

Mots-clés : imaginaire, covid, deuil.

*[↑](#) Intervention à la séance « Menaces imaginaires et pertes réelles » du séminaire Champ lacanien « Ce qui nous tombe dessus », le 8 avril 2021, par visioconférence.

1. [↑](#) G. Didi-Huberman, *Images malgré tout*, Paris, Éditions de Minuit, 2003, p. 11.
2. [↑](#) J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 8 mai 1978.
3. [↑](#) G. Didi-Huberman, *Images malgré tout*, *op. cit.*
4. [↑](#) G. Wajcman, « De la croyance photographique », *Les Temps modernes*, n° 613, Paris, Gallimard, 2001.
5. [↑](#) *Ibid.*, p. 62.
6. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 134.
7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 121.
8. [↑](#) C. Soler, *L'En-corps du sujet*, cours 2001-2002, Paris, Champ lacanien, p. 14.
9. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et la technique psychanalytique*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 196 et 210, cité par G. Didi-Huberman, *Images malgré tout*, *op. cit.*, p. 104.
10. [↑](#) *Ibid.*
11. [↑](#) J. Lacan, *...Ou pire*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1972, cité par B. Nominé.
12. [↑](#) M. Bousseyroux, « D'un usage lacanien de l'imaginaire : le raisonnement mathématique », *Revue de la Cause freudienne*, n° 30, *Images indélébiles*, Paris, 1995, p. 47-50.
13. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, *op. cit.*
14. [↑](#) J. Lacan, Conférence chez le professeur Deniker, inédite.

15. [↑](#) A. Vanier, « Mouvements de l'objet », *Mensuel*, n° 18, Paris, EPFCL, septembre 2006, p. 20.
16. [↑](#) J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 9 mai 1978.
17. [↑](#) S. Freud, « Notre rapport à la mort », dans *Œuvres complètes*, vol. XIII, Paris, PUF, 1988, p. 153.
18. [↑](#) J. Lacan, « La logique du fantasme. Compte rendu du séminaire 1966-1967 », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 326.
19. [↑](#) S. Freud, Lettre à Binswanger, cité par M. Turnheim, *L'Autre dans le même, Réflexions sur le deuil, le mot d'esprit et la politique*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2002.
20. [↑](#) J. Lacan, « Variantes de la cure-type », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 348.
21. [↑](#) J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 321.
22. [↑](#) D. Hervieu-Léger citée par Marie de Hennezel, *Le Monde*, 4 mai 2020.
23. [↑](#) S. Freud, « Notre rapport à la mort », *art. cit.*, p. 157.
24. [↑](#) S. Beckett, *L'Innommable*, Paris, Éditions de Minuit, 1983, p. 211.